Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 17

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256115

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 29 avril 1906 | N° 17 | Première année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser a la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le château de Thierstein

lors du tremblement de terre de 1356

L'évêque Jean Senn de Münzingen, trouvant le site de la ville de Delémont, si beau, y avait établi la résidence ordinaire. Il habitait le plus souvent le château inférieur du Vorbourg, où se trouve la chapelle si célèbre de St Imier. C'est de ce lieu très fortifié qu'il datait ses actes, de ces mots : *Apud oppidum nostrum Telsberg.* Le 13 juillet 1356, il était à Delémont pour signer un code de police en faveur de ses chers et féaux bourgeois. Ce document existe encore. C'est un beau parchemin qu'on conserve aux archives de l'hôtel de ville de Delémont.

Trois mois après avoir donné à sa bonne ville de Delémont ce code de police, le bon évêque vit son château de Telsperg renversé de fond en comble par un épouvantable tremblement de terre qui couvrit de ruines tout l'Evêché.

C'était le mardi, 18 octobre 1356, jour de la St-Luc, à trois heures après midi, un vent violent se fit sentir à Bâle et dans les environs. Vers les neuf heures de la nuit, une terrible secousse de tremblement de terre ébranla la ville ; elle fut suivie de dix autres, tellement violentes qu'en un instant toute la ville de Bâle ne fut plus qu'un monceau de ruines. Les églises, les maisons, les couvents, les tours, les murailles des fortifications, tout fut renversé avec un fracas épouvantable, tout s'écroula en quelques minutes.

La cathrédrale s'effondra et fut en partie précipitée dans le Rhin. A ce cataclysme vint se joindre l'incendie qui consuma pendant des jours cette malheureuse ville. Un grand nombre d'habitants trouvèrent la mort soit dans les flammes, soit sous l'écroulement de leurs maisons.

Le tremblement de terre atteignit aussi les autres parties de l'Evêché. La ville de Delémont fut en partie détruite, en partie brûlée, son château, les forteresses du Vorbourg furent renversés. L'historien bâlois Wurstisen parle de soixante châteaux de l'Evêché qui furent anéantis par ce désastre. Le chroniqueur Henri de Rebdorff, contemporain, dit dans ses annales que jamais on n'en vit ne pareils en Allemagne. Parmi les édifices renversés, il cite l'église collégiale de Moutier-Grandval. C'est alors que furent jetés à terre le château et la petite ville d'Ajoie, les châteaux de Pleujouse, de Morimont, de Soyhières, de Neuenstein, de Münchenstein, d'Angenstein et cinquante autres.

La fête de St-Luc répandit partout la terreur, la crainte et la tristesse. Durant toute cette fatale année, les tremblements de terre se succédaient à des intervalles très rapprochés et épouvantèrent les populations si éprouvées par le fléau.

La plus forte secousse eut lieu, au rapport de l'annaliste Lucelle, [1]) le 14 mai 1357 et acheva l'œuvre de destruction du 18 octobre de l'année précédente.

Les villes de Strasbourg, de Fribourg en Brisgau, de Colmar, d'Einsisheim, de Mulhausen, etc... envoyèrent des hommes pour aider les bourgeois de Bâle à relever les ruines de leur ville et c'est ce que fit également Louis, comte de Neuchâtel en Suisse qui y envoya des hommes de sa principauté.

C'est à partir de cette époque qu'à Bâle, à Delémont et autres lieux on n'éleva plus que des maisons à un seul rez-de-chaussée ou à un étage, rarement plus de deux. C'est ce qu'on remarque encore à Bâle et à Delémont dans les vieux quartiers.

Cette terrible catastrophe se fit aussi sentir au château des comtes de Thierstein, mais d'une manière qui peut sembler presque miraculeuse. La comtesse de Thierstein s'y trouvait alors avec sa petite fille, enfermées dans une sombre prison, victimes probablement de la jalousie de son époux. Le comte de Thierstein, pendant une absence, avait confié la garde du château et des prisonnières à son plus fidèle serviteur. Le tremblement de terre survint, le château fut renversé et tout fut enseveli sous ses ruines. Il n'y eut d'épargné que le cachot de la comtesse enfermée. De tous les habitants de la forteresse, trois seuls survécurent la noble captive son enfant et le géolier. Celui-ci, encore tout épouvanté du danger qu'il avait couru, se hâta de porter secours aux prisonnières, avec l'intention de les délivrer. Il attend la tombée de la nuit pour accomplir sa généreuse résolution. Seul, en silence il s'approche du cachot avec des instruments propres à remuer les décombres. Ce ne fut pas un petit travail qu'il avait à accomplir. L'entrée des salles était obstruée par la chute des voûtes et des

1) Chronique de Lucelle, p 296.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 15

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Le pilote est à la barre. Luc et Chantal manient les avirons en fredonnant gaiement la romance du « Roi des Aulnes » de Schubert.

La mer est forte. Les voiles gonflées par la brise, le yacht voltige sur le haut des vagues avec une légèreté d'oiseau. Bientôt la Mouette, le Nessey, et plus loin à la pointe. Stella Maris et la Croix des Marins disparaissent aux regards des rameurs. Ils ont quitté la côte, ils évoluent maintenant en pleine mer.

La magie de cet horizon illimité ensoleille les yeux de Chantal, ses joues se rosent. Luc, blasé, s'amuse de l'enthousiasme de sa sœur à chaque perspective nouvelle.

— Si nous allions à Jersey ?... propose-t-il soudain.

— J'irai avec plaisir, mais pas aujourd'hui.

— Pourquoi ?... Nous coucherions probablement en mer, ce serait charmant !

— Tu n'y penses pas, Luc, tu sais bien que maman nous attend pour diner.

— Bah !... fait-il insouciant, ce ne sera ni la première ni la dernière fois, je suppose.

— Oh ! comme il serait mal de l'inquiéter pour satisfaire un semblable caprice ! réplique la jeune fille.

— Rassure-toi, chère Minerve, non seulement nous rentrerons ce soir, mais nous rentrerons même de très bonne heure, reprend-il avec enjouement. Je ne songeais plus que mon automobile doit être en gare de Dinard depuis hier soir. Si tu consens à me confier ta petite personne, je vais faire amener l'*Alcyon* en rade de Saint-Malo et je te ramènerai en voiture.

— J'aimerais mieux rentrer par mer, ou à pied le long des falaises ; cependant je ferai ce que tu voudras. Tu m'accompagneras un autre jour, demain peut-être ; depuis que nous sommes à Saint-Brieuc, je rêve souvent de faire cette promenade à pied.

Il eut un geste négatif.

— Demain ?... non, car à cette heure ci, je veux être à Rennes ou à Laval.

— Tu t'ennuies donc beaucoup avec nous, Luc ?... Maman est si heureuse de t'avoir auprès d'elle, cependant ! Tu devrais bien lui faire le plaisir de rester quelques semaines... Elle te gâte assez pour cela.

— Elle me gâte beaucoup trop même, j'en conviens. Mais puisqu'elle m'a offert cet auto, il faut bien que je fasse honneur à son cadeau en en faisant usage.

— Tu serais plus aimable de commencer par nous faire visiter d'abord les environs,

plafonds. Les murailles étaient renversées les unes sur les autres. Enfin il se fraie un passage et il parvient au cachot plein d'anxiété ne sachant si la comtesse était encore en vie ou si elle avait péri. Il ouvre en tremblant la porte de la prison. Quelle est sa surprise de trouver sans blessure, en parfaite santé l'innocente victime et son enfant. Tous deux tombent aux pieds l'un de l'autre, mêlant leurs larmes et se confondant en actions de grâces. Mais il fallait se hâter, car le comte pouvait revenir à chaque instant et sur les ruines mêmes du château, ressaisir trois proies au lieu de deux.

La tradition rapporte que la captive et son geôlier se sauvèrent ensemble de ce lieu de désolation, que la comtesse prit le voile dans un monastère où elle y mourut en odeur de sainteté ; que l'autre embrassa lui-même la vie religieuse pour se soustraire au courroux de son maître. Quant à la petite fille, elle fut recueillie et elevée selon son rang. Plus tard elle retrouva sa position dans le monde, fit un brillant mariage et laissa une nombreuse postérité.

A. D

Comment on meurt à San-Francisco

Ce n'est pas seulement les incendies terribles qui vous surprennent et vous carbonisent, et le tremblement de terre qui vous ensevelisse sous les ruines de vos demeures ; il y a eu de ces fins tragiques dont l'organe Reuter nous apporte le récit. Il est dû à une jeune fille Margaret. Un derhill échappé au désastre et qui a raconté à Los Angelos ce qui suit :

A trois reprises notre troupe de fugitifs s'arrêta dans les rues pour y camper sur des points où nous ne pensions pas que les flammes pussent nous atteindre, et trois fois nous eûmes à nous éloigner en hâte. Une fois nous vîmes des soldats et des pompiers qui s'efforçaient d'enlever les débris enchevêtrés d'un bâtiment qui s'était effondré et brûlait.

Il y avait, parmi les poutres, un homme qui suppliait qu'on le délivrât. Sa tête et une épaule sortaient des poutraisons. Du bras libre, il aidait de son mieux les sauveteurs à écarter les pièces de bois, mais les efforts étaient vains. L'incendie gagnait, et la chaleur était si intense que les hommes reculaient les uns après les autres. Il n'en restait qu'un, dont le feu avait déjà brûlé le visage.

Soudain, un jet de flammes contourna l'angle du bâtiment et enveloppa ce dernier lutteur. Il cria « Adieu ! » à l'homme qu'il abandonnait, ramassa son fusil et se sauva. Nous voyons de notre place la poutre sous laquelle le malheureux abandonné agonisait. Ses cheveux et sa barbe grillaient déjà. « Tuez-moi, criait-il, pour l'amour de Dieu ! » Le soldat fit demi-tour et se rapprocha de quelques pas. Il dit au moribond quelques mots que nous ne pûmes entendre, et s'éloigna de nouveau. « Tuez-moi avant de partir ! » cria l'autre. Le soldat se retourna vivement. Nous entendîmes la détonation de l'arme... Nous comprîmes.

Un autres témoin, l'ingénieur des mines E.-C. Brown, de San-Francisco, raconte de son côté qu'il a vu un agent de police prendre le nom d'une victime qui était encagée parmi des poutres brûlantes, puis, à la demande du prisonnier, lui envoyer une balle dans la tête.

Une dépêche de San-Francisco dit qu'un membre du personnel du gouvernement de la Californie qui concourait au sauvetage, a été tué d'un coup de feu par des hommes qu'on suppose appartenir à une patrouille d'habitants.

* * *

Le correspondant du *Journal* à New-York se fait l'écho d'un autre incident :

Un millionnaire des plus en vue de San-Francisco, M. Héber Tilden, a été trouvé mort par les troupes occupées au déblaiement des décombres. On a constaté qu'il avait été tué d'un coup de feu. M. Tilden était revenu à San-Francisco sur son automobile qui portait le drapeau de la Croix-Rouge, après avoir mis sa famille en sûreté dans une villa de la banlieue. Un de ses amis qui l'accompagnait a été blessé.

M. Tilden était revenu chercher des valeurs, et son audacieuse tentative aura paru suspecte à quelque patrouille chargée de la surveillance des immeubles.

Les erreurs graves qui ont été commises avec la meilleure foi du monde et les excès de brigandage qui semblent justifier ces mesures, ont décidé les principaux citoyens à constituer un comité de vigilance, qui a choisi pour président le docteur Donald Mac Cullogh.

LA DOUCE AUMONE

(SUITE)

II

Néanmoins, sa prédiction parut longtemps ne se réaliser qu'à moitié, et le bienfait ne profiter qu'à celui qui l'avait reçu.

Tandis que la jeune fille traînait son fardeau de misère, vivant presque au jour le jour selon les fluctuations des tristes situations aussitôt perdues qu'obtenues, l'obligé de sa charité généreuse commençait une existence prospère, comme si le vœu de la sœur de souffrance rencontrée par hasard lui eût vraiment ouvert une porte de bonheur.

En quittant Jacinthe, Pierre Dagerol marcha quelque temps par les rues ainsi qu'un homme ivre, en proie à une émotion, à un trouble profond, qu'il ne se rappelait pas avoir jamais ressentis, et qui lui faisait oublier sa faim ; il était à la fois heureux et confus de ce bouleversement intime qui infligeait un démenti formel à ses habitudes morales, aussi bien qu'à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, et dont, avec ce quelque chose d'inflexible sommeillant au fond de son caractère, il ne s'était pas encore départi.

D'une nature déjà renfermée et hautaine, bien que droite et loyale, il avait volontairement cuirassé son âme, la durcissant au contact des sèches réalités quotidiennes, afin de détruire en elle les sensibilités vives qui, selon lui, constituaient autant d'obstacles dans l'âpre lutte qu'est l'existence d'aujourd'hui. Certain d'avoir raison, s'il est vrai que nous portons en nous nos plus acharnés ennemis comme nos meilleurs éléments de réussite, il se croyait pour toujours délivré des attendrissements faciles ou des confiances superflues, et s'en réjouissait, sacrifiant de propos délibéré à ce farouche idéal « d'homme fort » les plus pures joies qu'il soit donné à notre éternelle mélancolie de goûter ici-bas. Et voilà que ces calculs savants étaient déjoués par un miraculeux hasard, voilà que le sévère édifice intime s'écrou-

---

et ensuite la Bretagne, il y a, paraît-il, des sites ravissants.

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— Peut-être t'écouterai-je si père ne devait pas venir d'un jour à l'autre, répliqua-t-il. Mais je ne veux pas me trouver avec lui lorsqu'il n'y a pas d'étrangers entre nous. Il m'accablerait encore de remontrances, et j'en ai assez ; je n'en veux plus ! ajouta t-il orgueilleusement avec un éclair de ressentiment dans le regard.

— Oh ! Luc ! père est si bon et il nous aime tant !... interrompit vivement la jeune fille. Il a beaucoup travaillé, et tu sais bien que tout son désir est de te voir embrasser une carrière...

— ..... Plutôt que de traîner ma jeunesse dans l'oisiveté, comme maman l'a voulu pour me garder près d'elle ?... Tant pis pour lui, il fallait s'y prendre autrement !... acheva-t-il avec un rire mauvais.

Une tristesse et une compassion infinies voilèrent le doux visage de Chantal ; ces paroles de son frère évoquaient des scènes de famille extrêmement pénibles dont fréquemment elle avait été témoin, et dont le seul souvenir était encore très douloureux. Elle leva sur Luc un regard sérieux, et d'un ton persuasif elle reprit :

— Tu es encore si jeune, mon cher Luc ! Il ne dépend que de toi t'utiliser les dons que tu as reçus, pour te préparer un avenir heureux ; santé, intelligence, fortune, rien ne te manque.

— Je le sais bien ! Mais que veux-tu que je fasse ?...

— Travaille !

Il eut un sourire railleur.

— Vas tu me conseiller de faire ma conversion d'enfant prodigue ?... Me vois-tu me jetant aux genoux de mon père, le suppliant de me donner la dernière place dans ses bureaux ?... Non, mille fois non ! j'avoue que je ne m'en sens pas le courage.

— Il n'est pas nécessaire de te faire violence à ce point, tu sais très bien que nul n'exige cela de toi. Choisis une carrière quelconque, peu importe laquelle, la diplomatie, par exemple. Tu voyagerais puisque tu aimes tant cela.

— Tu en parles à l'aise, ma petite ; et les examens qui me restent à passer avant d'être reçu, tu les comptes pour rien donc ! J'ai le frisson rien que d'y penser, aussi je refuse ; trouve-moi quelque chose de plus facile.

Luc de Verneuil attaché d'ambassade ! cela sonnerait assez bien, cependant. Le revers de cette situation, c'est qu'il faudrait beaucoup me gêner pour l'obtenir, et je ne puis m'y résoudre.

— Tu aurais des difficultés à vaincre, sans doute ; mais les études que tu as faites te les aplaniront très vite si tu le veux. Le nom que tu portes abaissera devant toi plus d'une barrière... Un effort de ta part rendrait père si heureux. Promets-moi donc de réfléchir à ce que tu veux faire et de prendre une décision. Je t'assure que c'est ton propre intérêt, dit-elle gravement.

— Ma parole ! tu finirais par me rendre sérieux, petite Chantal. Moi, ton aîné, ce serait trop fort ! En attendant, je t'emmène au Casino, nous arrivons juste à l'heure du concert. Crois-moi, lorsqu'on a vingt ans, la meilleure devise est : Vive le plaisir ! conclut-il avec un éclat de rire moqueur, en jetant les rames au pilote et en lui donnant ordre d'amarrer.